

A P P E L
AU PUBLIC

DES

MOINES
DE LA CHRÉTIENNETÉ,

RÉDIGÉ

PAR LE R. P. CAPUCIN PEDICULOSO.

TRADUIT DU PORTUGAIS.

Hunc ego - - -

Virg.

LONDRES 1783.

ALL PUBLIC

NOTES

ON THE

REVENUE

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

BY

JOHN C. CALHOUN

1828

Faculdade de Filosofia
Ciências e Letras
Biblioteca Central

O Vous Saints Papes, Prélats, Moines & même Jésuites! O Vous St. Bernard, Dominique, François & autres instituteurs d'ordres! sortés de vos tombeaux! jettés vos yeux benits sur notre temps & sur vos successeurs! Pouviés vous jamais prévoir, pouviés vous vous imaginer, que cet édifice élevé par vos soins infatigables, cet édifice bâti avec tant de sagacité, de solidité & de sagesse, s'écrouleroit un jour? pouviés vous croire, que des mains profanes, que vous aviez enchainées, que vous faisiez trembler, toucheroient jamais aux autels sacrés, aux Ministres mêmes qui les servent? O Hildebrand, Saint Hildebrand; o Sixte V. vous en doutés; mais fâchés qu'il n'y a plus des Henri IV. Manes chéris & sacrés! pardonnés nous de vous avoir provoqué de votre séjour heureux! le péril qui nous menace généralement & universellement nous y force. Daignés nous assister de vos saintes prières à la Vierge de miséricorde; daignés faire éclater quel-

que miracle, dont vous avés été si prodigues pour peu de chose, qui manifeste votre pouvoir dans une occasion la plus importante qui intéresse autant votre gloire que notre existence, & si par hazard vos prières fussent inefficaces, & vos miracles épuisés, comme nous avons presque lieu de croire, pardonnés nous pour le moins le pas humiliant que nous faisons, d'appeller au Public que vous avés tant vilipendé & méprisé, & que nous mépriserions également, s'il étoit aussi imbécille qu'il l'a été de votre temps!

Le Public fait que, graces aux lumières philosophiques, le fleau de la religion & de la foy, l'orage qui nous menace a déjà éclaté en quelques régions du nord, & nous prévoyons clair comme le jour, qu'il passera aux confins méridionales de l'Europe & en Amérique; en Espagne en moins de deux, & en Portugal en moins de cinq siècles, si nous ne faisons pas des efforts pour le détourner ou pour le dissiper.

Nous ne sommes pas étonnés, que les Souverains, excités par des Philosophes qui substituent la raison à la foy, éblouis par quelques avantages apparens, aveuglés dans leurs vrais intérêts sur les

5

avantages spirituels, méditent notre destruction. La vérité ne peut pas pénétrer jusqu'à eux. Ils ne voyent que par d'autres yeux; mais ce qui nous surprend, ce qui augmente notre affliction, c'est que le même public, qui nous a donné tant des preuves de son affection, de son attachement, de sa vénération, que nous avons toujours mérités à juste titre, ne nous abandonne non seulement, mais applaudit même à cette prétendue réforme qui devrait exciter son indignation.

Trop éloignés du trône, ou sans accès; plus proches du public, auquel il est permis de dire la vérité, & qui l'accueillit, nous lui exposerons le plus succinctement & le plus clairement les services que nous lui avons rendus, & à l'État; ceux que nous leur pourrions encore rendre, & l'effet pernicieux qu'aura notre destruction sur le bien être du public.

Comme nous nous appercevons avec douleur & avec cette sensibilité particulière à notre état, que nos œuvres surrogatoires sont regardées comme une marchandise avariée; nos prières comme une cérémonie; nos exorcismes comme inutiles; nos miracles comme hors de mode; que les services spirituels que nous avons rendus & rendons encore

au public pour son salut éternel, & tous nos efforts employés pour la gloire de l'église, ne se comptent pour rien; comme nous voyons, qu'on nous attaque avec des armes charnelles, la raison, & les principes de politique, il faut, quelque dépourvu que soit notre arsenal de ces armes damnées par la foy, par l'Eglise, par les Saints Conciles, que nous y opposions ce peu de raison, que notre nature corrompue nous a encore conservée malgré nous.

Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire on fait, que sans l'entremise des moines, sans leurs prêches persuasifs, les croisades n'auroient jamais eu lieu. Ce seul service cependant rendu à l'humanité mériterait la reconnoissance de la postérité. Purger l'Europe de quelques millions de canaille fanatique, qui auroit troublé le repos des Sociétés, est une œuvre d'autant plus méritoire, que le public y a gagné le repos, les croisés des indulgences plénières, & l'église, par accident, quelques legs pieux qui ont augmentés son lustre. L'espérance seule d'extirper les infideles, & de conquérir le païs délicieux où notre sainte religion a pris naissance, sanctifie leur zèle & rend leur

piété recommandable; les critiques & les censeurs hérétiques, qui nous font des reproches sur les acquisitions que nous avons faites à cette occasion, ne considèrent point que, comme chaque fidele fait, les dons spirituels ne se compensent point par des biens temporels; qu'un don fait à l'église est une œuvre méritoire; que *volenti non fit injuria*; & enfin que ces censeurs mêmes, ou tout autre individu, avec toute leur morale, prennent volontiers ce qu'on leur donne, convoitent ce qu'on ne leur offre point, volent souvent, lorsqu'il le peuvent faire sans danger, & tous ne sont jamais fâchés qu'une bonne ame leur fasse un leg, ou les nomme héritiers.

Il est également connu, que de tout temps & encore aujourd'hui, nous nous sommes opposés au progrès des sciences charnelles & mondaines, qui égalaient l'esprit & gâtent les cœurs des fidèles; qui, selon la démonstration même d'un hérétique appelé J. J. Rousseau, pervertissent les mœurs; & malgré notre modération nous avons poussé notre zèle au point, que nous avons défendu, écarté, supprimé, détruit, & même brûlé, tout ce qui auroit pu éblouir, séduire les fidèles & les écarter

du chemin du salut. Intimement persuadés, que la raison est l'ennemie irréconciliable de la foy; que, suivant St. Paul, la raison se doit humilier devant la foy, & qu'on ne peut pas entrer suivant St. Mathieu dans le royaume des cieus sans être pauvre d'esprit, c'est à dire, sans être ignorant: loin de suivre ceux qui pronent & recommandent la charité, la bienfaisance & la piété sans l'exercer eux-mêmes, nous avons donné & donnons encore généralement l'exemple édifiant de cette ignorance si nécessaire à un bon chrétien, & ce feroit la calomnie la plus atroce de nous accuser du contraire. Ce n'est donc que par nos soins, par notre vigilance, par notre zèle, que nous avons conservé jusqu'ici la pureté de la religion dans les parties méridionales de l'Europe, & il est certain que, si l'on eut fécondé notre saint zèle dans le nord, par allumer des buchers & rotir les novateurs exécrables, comme on fait encore au midi, la foy feroit encore universelle & des millions, égarés par la raison, ne seroient pas brulés éternellement au grand régrêt de notre sainte église.

Public catholique apostolique romain ingrât, ne serois tu pas également damné, si nous n'avions

pas veillé à ton salut! Qui y veillera, si nous n'existons plus? les Evêques, les Curés déjà infectés du venin pestilentiel des sciences? Les uns plus occupés des biens temporels que des biens spirituels; les autres tolérants, font-ils faits à chasser le loup de la bergerie & à éloigner l'épidémie dangereuse de la philosophie? Il faut être dût, sans liaison avec le monde, oisif & ignorant, comme nous, pour avoir du zèle & pour le mettre en activité.

Quelqu'ignorants que nous soyons, nous savons cependant, que notre destruction est colorée du beau nom de raison, ou d'intérêt d'état. *Salus populi suprema lex esto* est le réfrein éternel des politiques, auquel nous accedons volontiers. Toute la différence entre eux & nous, consiste en ce qu'eux cherchent le salut dans ce monde-ci, & nous dans l'autre. Cependant quelque persuadés que nous soyions, & quelque évident qu'il soit que, fondés sur ce que notre sauveur dit en termes clairs & secs, „cherchés premierement le royaume de „Dieu & toutes choses vous seront données par „dessus” & ailleurs, „que profiteroit-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il fait le perte de

„son ame?“ St. Math. VI. 33. & St. Marc VIII. 36.
Le salut éternel doit être préféré au salut temporel: admettons encore le sens charnel des politiques, & examinons, si, & comment notre destruction opéreroit le bien être de l'État, & si les inconvéniens qui en résultent ne seroient pas plus grands que tous les avantages qu'on s'en promet? Nous le ferons avec cette modestie qui nous caractérise, avec cette moderation que nous avons toujours témoignée dans nos paroles & dans nos actions, quoiqu'en puissent dire les proverbes triviales qui courent parmi les hérétiques, & sur notre moderation & sur notre modestie.

Nous ne contribuons point, dit-on, à la population, qui cependant fait la puissance & la richesse de l'État. Voilà une accusation, une imputation bien grave! Ne diroit-on pas qu'elle nous terrasse, supposé que réellement la population, plus ou moins grande, eut une influence dans la puissance & les richesses d'un État? Rien moins que cela. C'est justement ici qu'éclatera notre triomphe, quel biais que nos détracteurs veuillent prendre.

Supposons un moment, que tous nos prédécesseurs mâles & femelles depuis 7 siècles, eussent

travaillé à la population avec la même bonne foy qu'un crocheteur. Ne supposons que 100000 mariages, c'est peu, dont chacun n'auroit produit que 3 descendans, supposition modeste, vû que le public connoît nos forces; voilà 20 générations jusqu'à nos jours, qui auroient produit une augmentation des vivans d'aujourd'hui de 500 millions ou environ. Or nous demandons, si cette augmentation seroit un bonheur pour l'Europe, qui actuellement en à 150; dont 20 rampent dans la misere & dont trente n'ont pas le pain? Augmenter la population, sans augmenter en même temps les moyens de subsister, est incontestablement le chemin le plus court à l'hôpital, à la mendicité & au crime. Nos roues, nos gibets, nos prisons, nos galeres, nos hôpitaux, nos mendiens, les fréquentes émigrations, sont une preuve manifeste, ou que la population est trop grande, ou si elle ne l'est point, que les moyens de lui donner la subsistance, manquent; il semble même que c'est un bonheur pour l'Europe, qu'il y ait souvent des guerres & qu'il y ait encore tant des célibataires laïcs. Et encore veut-on que nous donnions l'existence à des êtres malheureux, & que

nous en augmentions le nombre déjà trop excessif. Quel aveuglement ! quelle prétension ! Mais faisons abstraction de cette remarque, sur laquelle des obstinés peuvent chicanner, & faisons voir, que l'inculpation dont on nous charge, d'avoir détruits les races futures, est injuste.

Nous avons respecté jusques ici les préjugés souvent nécessaires & utiles au public, mais puisqu'il s'agit de nous défendre, nous sommes forcé de déchirer ce voile, & quoiqu'il en puisse coûter à notre modestie, d'avouer, qu'on nous accuse à tort de n'avoir pas contribué à la population, & que, si nous ne le faisons pas publiquement & haut à la main, en Allemagne & en France, suivant la pratique générale avant le 16^{me} siècle, & l'usage encore d'aujourd'hui de l'Espagne, du Portugal & de l'Amérique, nécessités de ménager la jalousie, & l'envie des Evêques ou d'autres supérieurs sexagénaires, infirmes ou épuisés, & de ne point donner du scandale au public, nous y contribuons toujours sourdement. Vouloir nier ou pallier des faits publics & avérés, seroit se moquer du public, & faire d'une bonne cause une cause mauvaise.

Cet aveu sincère contraire à notre vœu de chasteté, pourra scandaliser quelques ames dévotes & faibles, qui connoissent plus le ciel que le monde; mais nous les prions de ne pas s'en révolter avant de nous avoir entendu. Croyez-vous donc, que l'acte qui tend à la production d'un être raisonnable, soit contraire à la chasteté? Si vous le croyez, nous vous plaignons, puisque vous mêmes vous pechez journellement; puisque vous mêmes vous n'êtes pas chastes. Si vous pourriés, si vous voudriés lire, ce que nos confrères défunts de la société de Jésus ont écrits sur cette matiere, & si vous réfléchissiez sur la subtilité de leurs distinctions, vous verriés que la chasteté est tout autre chose que ce que vous vous imaginés, & vous serriés tranquilisés sur notre compte. Mais vous êtes aussi inconséquents, qu'injustes. Si vous n'approuvés pas, vous n'êtes cependant point scandalisés, que les St. Peres s'amusent avec des Mathildes, des Marozias; des Lucreces &c. que les Cardinaux, les Archevêques, les Evêques, les Prélats, à moins qu'ils ne soyent pas tout à fait usés, ayent des maîtresses, soit publiquement soit clandestinement; que les chevaliers de Malte, & de l'ordre teuto-

nique, les Trefonciers & les Chanoines courent après des filles & des femmes; qu'au saint Concile de Trente, où suivant la remarque & le récit d'un de nos confreres même, le véridique Fra Paolo, le Saint Esprit venoit en poste dans la valise, il y ait eu 700 courtisanes pour le service & l'édification des St. Peres de l'église assemblés &c. &c. &c. Si ces autorités ne vous confondent point; si ces autorités illustres ne nous autorisent pas, il faut avouer, que vous ne démentés pas le proverbe: *dat veniam corvis, vexat censura columbas*; c'est à dire; on pend le petit voleur pour 2 écus, pendant qu'on honore le concussionnaire, le fourbe, le banqueroutier, le conquérant, qui vole des millions. Nous avouons que cela est en regle, mais ce qui n'est pas en regle, c'est que vous ne réfléchissés point, que, jeunes, robustes, oisifs, bien nourris que nous sommes généralement, le démon, qui tourmentoit St. Paul jusqu'à lui donner des soufflets, nous tourmente plus que des sexagenaires décrépites. Vous ne vous souvenez point du proverbe, auquel nos flagellations, nos macérations, nos jeûnes & veilles ont fourni le sujet. Cela est-il chrétien? cela est-il même honnête?

N'insistons cependant point sur les autorités, de quel poids d'ailleurs qu'elles foyent dans notre sainte église, demandons plutôt ce que c'est qu'un vœu de chasteté? Rien autre chose, qu'une cérémonie, telle qu'une alliance, un traité, une sanction pragmatique, une paix perpétuelle, qu'on jure aujourd'hui, qu'on rompt demain; telle que la promesse sacrée d'une femme d'être soumise à son mari, des engagemens des parreins & des marreines envers le filleul, des sermens de fidélité des réceveurs, intendans &c.; & d'incorruptibilité des juges; d'ailleurs, ne voyez vous pas que, malgré le vœu de pauvreté, nous sommes riches? & nous le sommes, par qui? par vous même qui vous récriés tant contre l'inobservance d'un vœu. Quelle contradiction dans vos jugemens!

Vous dites, que ce sont des abus; que tout vœu lie strictement; que c'est un péché irrémissible d'y contrevenir. Mais nous vous demandons, si un vœu téméraire, un vœu contre la nature, puisse lier quelqu'un? Ignorés vous, que jeunes, imbécilles, enthousiasmés, seduits, souvent forcés, nous avons fait un vœu téméraire? Ne sentés vous point, que ce vœu est directement opposé à

l'instinct, aux loix de la nature; & par là aussi injuste qu'impossible d'accomplir? Si vous faisiés vœu de ne pas manger & boire de toute votre vie, ou de ne point dormir; ce vœu vous lieroit-il? Si vous dites que si, vous êtes des imbecilles, avec lesquels on perdrait son latin; si vous dites que non, on vous demande, pourquoi vous voulez que le même instinct, qui vous excite à prendre de la nourriture, le même besoin, qui vous rend le sommeil nécessaire, vous dispense du vœu, pendant qu'un autre instinct également fort, également nécessaire, également irrésistible, également commun à tous les hommes tonsurés & non tonsurés, clercs ou laïcs, nous doive lier? Vous avez beau prêcher à votre estomac de n'avoir pas faim; vous avez beau résister au sommeil, l'un & l'autre vous forcera d'obéir à ses ordres imperieux. Jugés de l'inconséquence, de l'absurdité de votre thèse par la considération, qu'un vœu pareil fait & exécuté par tout le monde, feroit périr tout le genre humain. Nous n'espérons point, que vous voudriés que, fideles à nos vœux, nous imitassions Onan, fissions l'amour socratique, ou prissions l'usage de la Calabre; si quelques membres d'entre

nous,

nous, timorés, scrupuleux & saints, par un raffinement de dévotion & par des notions fausses de chasteté, ont donné dans ces écarts, on voudra bien considérer, que tout le monde ne peut pas être saint.

Ce qui nous justifiera le plus aux yeux des fides & des hérétiques même, c'est, qu'étant membres de l'État, quoique reconnoissans la suprématie du saint siége, nous avons droit aux loix de l'État, &, comme tout le monde le fait, nous nous avons toujours soumis avec humilité à celles qui nous favorisent. Or suivant les loix de toute l'Europe, un insensé, un imbécille, un furieux, un mineur, ne peut pas disposer sous aucun prétexte, ni de sa personne, ni de ses biens; donc nous, lequel de ces quatre épithetes on nous veuille donner, outre cela séduits, conduits par un enthousiasme, excités par un penchant à la fainéantise, ayant faits un engagement téméraire contraire aux loix de la nature, si tant est que ce soit un engagement réel & non une cérémonie, après avoir repris notre bon sens, l'âge requis, & senti le besoin de la nature, nous recourrons au même droit accordé à tous les individus désignés

dans la loi. Quoi! un jeune homme de 24 ans, sage, économe, prudent, bien élevé, qui fait ce qu'il fait, ne peut pas disposer de la moindre partie de son patrimoine, & l'on veut que nous, imbécilles ou insensés, disposions d'un droit imprescriptible de la nature, d'un instinct & d'un penchant irrefistible, nécessaire, sans recourir au bénéfice qu'accorde une loi des plus sage? Si nous sommes dupes pendant le noviciat, il n'est pas dit, que nous le devons être toujours. Si nous faisons une sottise dans la jeunesse, le sage la répare dans l'âge plus avancé. Si nous sommes insensés, nous avons des intervalles lucides.

Si le public étoit tant soit peu juste, il nous fauroit quelque gré de ne point être, ce qu'il veut que nous soyons. Couvrants nos actions sous le manteau de la décence; étant d'une discretion à toutes épreuves & n'oubliants jamais notre règle: *Si non caste tamen caute*, il est clair, que nous ménageons l'honneur & la paix dans les familles qui par l'indiscretion des mondains seroient des-honorées & troublées. Une personne dévote, pieuse, dédaigneuse, fiere, religieuse perdroit sans nous bientôt ces beaux titres & les maris feroient

l'acquisition d'une épithète qui les rendroit ridicules. Si les mondains se font une gloire de leurs conquêtes, au point même qu'ils se vantent des faveurs qu'ils n'ont jamais obtenus, nous nous faisons une gloire de notre discrétion & du mystère, & nous détestons également la perfidie & la trahison. En nous ôtant l'existence nous plaignons sincèrement celles qui préfèrent leur réputation à leur plaisir, autant que celles qui préfèrent leur plaisir à leur réputation, & nous prédisons à tous ceux & à toutes celles auxquels il appartient, que semblables aux Israélites dans le désert, ils regretteront vainement & trop tard les pottées de chair de l'Égypte. Nous ne poussons point plus loin nos réflexions à ce sujet plus importantes peut-être qu'on peut se l'imaginer, & nous passons à la réfutation d'une accusation dont on nous charge, qui paroît plutôt une chicane qu'une accusation réelle.

Nos détracteurs veulent, que nous soyons des membres absolument inutiles, & que nous ne contribuons en rien au bien être de l'État; & le public, faute de réfléchir, les croit bonnement. Détrompons les uns & les autres.

L'on a déjà oublié les services signalés que nous avons rendus au public. On ne se souvient plus avec quel zèle nous avons combattus aux barricades, à Barcelone, &c. avec quel acharnement nous avons coopéré au massacre des Albigeois, d'Irlande & de St. Barthelemi. Qu'on juge par cet échantillon à quoi nous serions capables au cas que notre assistance fût nécessaire. Si, semblables aux troupes du St. Pere, nous ménageons nos forces & notre vie précieuse, c'est pour frapper des grands coups, des coups d'éclat. Vous dirés, ces temps ne reviennent plus; mais qui vous le dit? tant que l'Espagne, le Portugal, Naples & la Sicile & la Sardaigne restent fideles au St. Siege, vous ne devez desesperer de rien. Qui fait, si nos confreres de l'Amérique ne feront pas un jour une croisade contre ces rebelles de l'Amérique septentrionale invincibles aux armes de l'Angleterre? Qui fait ce que nous ferions même dans les parties méridionales de l'Europe, si les Souverains y voudroient procéder aussi cavalièrement qu'on le fait à Vienne? On s'y gardera bien de suivre cet exemple. Ne disputons par sur des services futurs; attachons nous plutôt aux services actuels.

Nous consommons plus que ne fait le même nombre d'hommes de quelque état que ce puisse être. Nous buvons pour 4, & nous mangeons pour 2, c'est ce que tout le monde fait. Or la consommation, de l'aveu des politiques, étant le ressort de la reproduction, le maintien des laboureurs & la source des revenus de l'état, il est évident, qu'étant réduits à l'état des particuliers, tous ces avantages s'évanouissent comme une fumée: car, pour donner un seul exemple, si la consommation du vin diminue, il deviendra à meilleur marché. Le vigneron ne peut donc plus subsister & doit abandonner la culture. L'objection, que le moindre prix augmenteroit la consommation, est absurde; s'il s'agissoit d'un vin commun, l'objection auroit quelque force; mais notre consommation consistant dans le meilleur, il est évident que, quelque puisse être la diminution du prix, il sera encore trop cher au gros du public C. Q. E. D. Disons la même chose sur les poissons. Qui payera les truites, le saumon, & les autres productions fraîches & délicates de la mer, des rivières & des étangs?

Quel usage fera-t-on de la quantité prodigieuse de cire que nous brûlons dans nos églises?

N'est-ce pas abimer le vigneron, le laboureur, le pêcheur, le commerçant, le voiturier &c. en nous reformant? Leur bien-être ne tient-il pas à notre existence? Les finances ne sont-elles pas liées au bien être de ceux qui produisent? Il faudroit avoir mauvaise opinion des lumières du public en le soupçonnant qu'il puisse nier ces vérités.

Mais on ne se contente pas des consommateurs; on veut encore, que tout le monde produise. Soit. Qui nous accusera de n'avoir rien produit? Nous produisons aux perruquiers une grande quantité de cheveux. Où, sans nous, prendra-t-on toutes les perruques? Quoique nos cheveux, production d'une terre stérile & ingrate, ne donnent qu'une seule récolte, c'est toujours une production, & toute production quelconque est utile à l'État.

Sans nous prévaloir des avantages que nous procurons incontestablement au public, concevons pour un moment notre inutilité absolue. Mais cette raison est-elle suffisante à nous faire

ôter notre état? On souffre tant d'hommes absolument inutiles dans l'état! Si le bien être de l'état exige des membres actifs & productifs, à quoi bon les Chevaliers teutoniques & de Malte, la noblesse sans employ, les courtisans sans fonction, les trésoriers, les chanoines? Si l'activité doit tourner au bien être de l'état, à quoi bon les gens à portefeuille, les comédiens, les musiciens, les danseurs, les chanteurs, les barbouilleurs de papier, les artisans du luxe? Comment, & enquoy tous ces gens là, ne produisant rien, ou ne produisant que des futilités, concourent-ils au bien être de l'État? Ah! dira-t-on, les derniers contribuent à l'agrément & au divertissement du public. Nous vous y avons attendus: car s'il ne s'agit que de divertir & d'amuser le public, nous pouvons nous vanter sans immodestie, que les divertissemens & les amusemens que nous procurons directement ou indirectement, surpassent infiniment tout ce que ces arts futils peuvent procurer. Comme nous nous sommes faits une loy de ne rien avancer sans preuves, en voici quelques unes que personne ne revoquera en doute.

Les historiottes, les contes vrais ou faux, brodés ou non brodés sur notre état, sur nos intrigues, sur nos galanteries, fournissent des plaisanteries inépuisables qui font les delices des bonnes compagnies, & des gens du bon ton.

Nos sermons naïfs, simples, destitués de tous les ornemens de Logique & de Rhétorique sont toujours agréables, excitent l'admiration, éveillent l'attention par leur hardiesse, & tous sont un antidote contre le sommeil. Voyez Abraham à St. Clara, & beaucoup d'autres qui répandent la gayeté au milieu des sujets serieux & tristes, bien différens de ceux de Bourdaloue & de Massillon, qui font bailler & dormir.

Nos églises toujours ouvertes donnent occasion aux gens desœuvrés, & ne sachant où promener leur ennuy, d'y passer quelques momens; aux amoureux d'y nouer connoissance, d'y intriguer, de s'y donner rendés-vous &c.

Nos processions sont toujours des fêtes pour le public, & offrent aux curieux, aussi bien qu'aux dévots, du plaisir & de l'amusement.

Les pèlerinages dont nous sommes l'ame, fournissent des plaisirs inconnus aux hérétiques.

Ce sont des fêtes de la première classe qui produisent des aventures agréables.

Nous mêmes directement chassons non seulement l'ennui des maisons où nous avons l'entrée, mais nous y répandons aussi la joie & le plaisir.

Les *Auta da fé*, agréables à Dieu même, ne sont-ils pas aussi amusans, qu'agréables? qui en doute, n'auroit qu'à voir l'affluence prodigieuse du monde, la pompe auguste qui l'accompagne, & l'allégresse des assistans. C'est bien autre chose, qu'un tournoi, ou un combat de taureaux. Heureux & trois fois heureux le peuple qui voit souvent ce saint spectacle! passons à un autre objet.

Un des grands motifs de l'abolissement des ordres mendiens est la mendicité même. Nos politiques prodigieusement éclairés ne veulent pas des mendiens du tout, parce que, disent-ils, ils épuisent le public; voilà en vérité des grands mots plus éblouissans que solides. Qui épuise plus le public, des mendiens ou des fermiers, du sac ou du fisc, des pauvres ou des riches? On ne veut pas des mendiens, pourquoi souffre t'on que le public soit volé impunément & rendu pauvre par les impositions exorbitantes par les gens de finan-

ce & de justice, des avocats, des banqueroutiers, des usuriers &c., dont un seul pille plus que 100 moines ne recueillent? pourquoi souffre-t-on, que les gueux qui, en même temps qu'ils ne sont bons à rien, insultent le public, l'exposent à un spectacle désagréable, souvent dégoûtant & troublent la société? pourquoi ces grands politiques ne préviennent-ils pas leur augmentation? pourquoi enfin faut-il commencer la réforme par des mendiants voués à la mendicité, privilégiés & en possession immémoriale, qui, s'ils ne font pas du bien à la société, ne lui font cependant aucun mal; & qui enfin, en partie assez riches, ne recueillant des aumones que par cérémonie & par acquit, sont assez généreux de donner aux pauvres leur superflu & ce dont ils ne peuvent plus faire aucun usage? Vainement se flattera-t-on de diminuer par notre destruction le nombre des mendiants; vainement croit-on en soulager le public. Sur un moine il y aura deux gueux qui en profiteront. O politiques savans! o public séduit! que vous raisonnés conséquemment! Vous nous faites un crime de l'inobservance d'un vœu, vous nous en faites un autre de l'observance d'un autre.

L'augmentation des pauvres, des mendiants, des gueux sera d'autant plus grande, que l'extinction des Chapîtres & d'autres Ecclésiastiques à leur aise, qui nous suivra peut-être de près, privera de leur subsistance plusieurs familles honnêtes, qui jusques ici en ont été soutenues; action toujours honorable & méritoire, quel qu'en puisse être le motif, & quelle maligneté que le public y attache. Que peuvent-ils mieux faire de leur superflu que de subvenir à l'entretien d'une famille au sein de laquelle ils se délassent de leurs travaux importants & pénibles?

Après avoir détruits victorieusement toutes les imputations malignes qu'on nous reproche & les objections qu'on nous fait, nous prions le public de vouloir prêter toute son attention aux considérations suivantes.

Jusques ici Public, les Couvens t'ont donné l'occasion & la commodité d'y placer tes enfans de gré ou de force. Tu as des enfans, des freres ou des sœurs que tu ne peux pas souffrir; tu en as que tu veux favoriser; tu en as qui s'opposent à ta fortune; tu as des garnemens, dont tu veux te débarrasser; tu en as enfin qui ont un penchant décidé

pour la fainéantise ; manant, peuple, tu te croyois heureux, tu t'enorgueillissois d'avoir, finon un saint, du moins un religieux, un Capucin même dans ta famille ; quelle ressource vous reste-t-il après notre destruction ?

Les pèlerinages, les jours de fêtes, les processions, institutions pieuses que nous avons introduits & soutenus, dont l'abolissement, faute de soutien, sera une suite de notre extinction, te donnent une distraction, un relâchement dans tes travaux, t'amusent une journée dans les cabarets & te rendent membres d'autant plus utiles de l'état, que le gouvernement y gagne par les accises & les amendes, plus qu'il ne gagneroit par ton travail. Quel aveuglement dans nos politiques modernes !

Tu n'as jamais eu des défenseurs plus zélés plus formidables de tes droits ou de tes caprices, contre les usurpations & les entreprises réels ou prétendus de tes petits & grands tirans, que nous, quand nos intérêts se sont accordés avec les tiens. Tu aurois encore aujourd'hui à force ouverte la même assistance, si cette multitude de héros à 4 sous, qui, plus fideles à leur Souverain, qu'à Dieu & à ses

ministres, connoissent mieux les ordonnances & les réglemens militaires, que le Catéchisme & les préceptes & les commandemens de l'Eglise, ne nous lioient pas les mains; cependant, inépuisables en ressources, tu peux toujours compter sur nos menées fourdes & nos intrigues, qui valent souvent plus que la force ouverte, & tu peux voir dans l'histoire, combien de fois nous avons coupés le mal dans sa racine.

Nous élevons finalement nos voix aux Souverains même, si tant est qu'elles puissent frapper leur oreille, en leur représentant qu'ils s'aveuglent étrangement sur leur gloire. Il est beau sans doute d'être appelé grand, juste, bienfaisant, humain, le pere du peuple; mais il est plus beau encore, & c'est le dernier degré de gloire, d'être appelé saint, & de briller sous ce titre dans l'histoire, les almanacs & les légendes. Mais croyés vous, Souverains, que vous puissiez acquérir ce titre en nous persécutant, en nous ôtant l'existence? Vous vous abuseriez étrangement. Votre espoir seroit vain. C'est nous qui avons toujours été les dispensateurs des titres, de la gloire, de la sainteté, du blame & de l'opprobre. Si nous avons

donné les titres de monstre, de tiran exécration, aux Titus, aux Trajans, aux Juliens, Princes des plus accomplis; si nous avons accordé celui de saint aux Constantins, parricides, cruels, meurtriers, sanguinaires, injustes, souillés de tous les crimes, jugés ce que nous fériions, si à vos autres vertus vous ajoutiés la principale, la vénération de Dieu, ou, ce qui est la même chose, celle de ses ministres. Que pouvés vous donc attendre de nous avec toutes vos vertus, qui ne sont que des péchés splendides? notre exécution. Quelle gloire aurés vous dans l'histoire? Celle de persécuteurs & d'impies. O Joseph, Joseph! les philosophes t'admirent, les hérétiques te bénissent, les incrédules te louent, les politiques t'exaltent, & toute cette race maudite se réunit à te mettre au dessus de tous tes ancêtres pieux, & à te donner les titres les plus pompeux; mais nous te prédisons, que tu ne feras jamais saint Joseph II. & que tu ne brilleras point dans l'almanac, ni dans la Légende. Ainsi soit-il!

Faculdade de Filosofia
Ciências e Letras
Biblioteca Central



es
es
on
de
de
es
bi-
ars
es
e-
nte
fus
res
tu
ras
nfi

17
IS

